
ROGER CAILLOIS

DESCRIPTION
du
MARXISME

nrf

G A L L I M A R D

Extrait de la publication

101110111

111111111





DESCRIPTION
DU
MARXISME

DU MÊME AUTEUR.

nrf

CIRCONSTANCIELLES 1940-1945.

LE ROCHER DE SISYPHE.

BABEL (Orgueil, Confusion et Ruine de la Littérature).

DESCRIPTION DU MARXISME.

LE MYTHE ET L'HOMME (*Les Essais*).

L'HOMME ET LE SACRÉ (édition augmentée de trois appendices sur le sexe, le jeu, la guerre dans leurs rapports avec le Sacré) (*Les Essais*).

LES IMPOSTURES DE LA POÉSIE (*Métamorphoses*).

ROGER CAILLOIS

DESCRIPTION
du
MARXISME

nrf

G A L L I M A R D

Neuvième édition

Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1950*

AVERTISSEMENT

Cette étude décrit moins le marxisme que la situation qui lui est faite. Elle se propose d'abord de définir la nature des services qu'il rend à ceux qui le professent. Le marxisme date environ d'un siècle. Il est tantôt présenté comme une philosophie de l'histoire, tantôt comme une méthode, tantôt comme un savoir encyclopédique. C'est déjà beaucoup. Ce serait peu cependant, si la façon dont on s'en sert ne posait pas un problème d'une égale importance pour la psychologie et pour la sociologie. Sans doute, est-ce un grand honneur pour une doctrine qu'un puissant parti et même un puissant Etat s'en réclament officiellement et qu'ils revendiquent en fait d'en avoir le monopole. Mais c'est un honneur coûteux.

Les pages qui suivent se bornent à examiner les effets d'une pareille situation, peu fréquente dans l'histoire des idées. Cette entreprise expose celui qui la tente à d'inévitables confusions. Plus d'un conclura de ces analyses que j'attaque à tort de grands hommes. Il n'en est rien. Pourquoi serais-je contre Marx ou Engels ou même contre leur doctrine ? Est-on contre Copernic, contre Faraday ou contre leurs découvertes ? Mais si, par impossible, on arrêta au premier le développement de l'astronomie, au second celui de la physique, je m'efforcerais tout autant d'en découvrir les raisons. D'autres — ou les mêmes — m'accuseront d'être l'ennemi du prolétariat. C'est le contraire qui est vrai. Je trouve fort justifiées les revendica-

tions de la classe ouvrière. Le socialisme ne me fait pas peur et j'estime en outre naturel que le parti communiste ou l'Union Soviétique fassent la politique de leur choix et de leurs moyens.

Mon dessein, non moins irritant peut-être, est de montrer par un exemple pris sur le vif ce que c'est qu'une orthodoxie. On entend d'ordinaire par ce terme une doctrine que ses partisans regardent comme invariable et infaillible. On discute alors la légitimité d'une pareille prétention sans trop se soucier de l'apprécier par référence aux ambitions de la puissance qui la soutient. C'est qu'on pense aux orthodoxies installées et non aux orthodoxies conquérantes. Ces dernières restent au contraire infiniment mobiles, dans le temps même où elles s'affirment d'une absolue fixité. La raison d'un tel paradoxe n'est pas mystérieuse : les factions qui demandent à une orthodoxie de renforcer leur prestige et leur cohésion, ont besoin simultanément de l'un et de l'autre avantage. Une orthodoxie les aide peu, si elle n'apparaît pas au même instant intangible et adaptable. J'explique comment et à quel prix elles parviennent à se ménager ces bénéfiques contradictoires. Mon but est d'établir qu'une orthodoxie, n'est pas une vérité immuable, mais une vérité politique, c'est-à-dire une vérité appuyée par une puissance politique et soumise à des obligations politiques. Je m'y suis risqué parce qu'il me semblait que trop peu parmi les défenseurs ou les adversaires de celle dont il est question ci-dessous, se représentaient clairement la parfaite rigueur du système et les diverses conséquences qu'il entraîne nécessairement.

CHAPITRE I

COURTE HISTOIRE DE LA DOCTRINE

Dès le début, la doctrine de Marx et d'Engels fut ambiguë : scientifique et politique à la fois. L'un et l'autre étaient épris de science et d'objectivité. Ils réagissaient vivement contre les divers socialismes utopiques dont leur époque voyait se multiplier les théoriciens bien intentionnés. Ils en devinaient l'impuissance, la gratuité. Ils entendaient découvrir les lois de l'histoire comme le physicien découvre celles de la matière, puis transformer la société en s'appuyant sur elles à la façon des ingénieurs, qui se servent des forces de la nature pour la modifier selon leur volonté.

Ambition justifiée, je dirai davantage : ambition nécessaire, pour peu qu'on assigne à l'homme la moindre vocation et qu'on reconnaisse qu'il jouit mal de son bonheur quand il le sait supposer le malheur d'autrui. Mais Engels et Marx s'efforçaient précisément d'éliminer de leur construction la moindre préoccupation éthique ou sentimentale. Ils avaient dessein de transformer le monde, mais ils répugnaient à prendre la responsabilité du sens de cette transformation : ils la voulaient dictée par l'histoire elle-même. Ils s'ingénierent alors à démontrer que celle-ci avait pour aboutissement inéluctable la justice et l'égalité. Car il leur paraissait candide, fallacieux, et pour tout dire, idéa-

liste, de désirer pour elles-mêmes l'égalité et la justice. Ils en rougissaient. Il leur fallait qu'elles fussent inscrites dans le développement nécessaire de l'histoire. C'est pour prouver qu'il en était bien ainsi qu'ils édifièrent patiemment leur doctrine, se dupant eux-mêmes et dupant les autres, feignant pour les besoins de la cause et pour la satisfaction de leur conscience, de ne rien faire que systématiser et interpréter une somme de données positives, dûment contrôlées. Cependant il reste clair que science, rigueur et adresse sont suspendues chez eux au besoin de réforme.

Il est très important de comprendre cette pudeur, ce scrupule ou, si l'on veut, cette prudence. Marx et Engels sont émus par le spectacle de la misère et de l'iniquité que leur offre chaque jour une société impitoyable. Ils cherchent les moyens efficaces de porter remède à l'horrible condition d'une humanité esclave. Toutefois ils se refusent à présenter leur programme comme un besoin du cœur, comme une exigence de l'esprit d'équité. Ils l'annoncent comme le résultat d'une partie où les cartes sont déjà distribuées et dont il appartient à la science de prévoir l'issue avec certitude. Ils s'y emploient. Ils analysent, coordonnent, supputent, dénombrent, anticipent, avec application, parfois avec génie, improvisant les méthodes, comblant les lacunes, suppléant de leur mieux aux ignorances de l'époque, simplifiant tout, tenant pour définitives les premières intuitions d'une science tâtonnante. Rien ne les arrête. Ils concluent à la fin conformément à leur désir. Je ne puis m'empêcher de penser à Spinoza, sceptique, désespéré et obstiné, tel que le dépeint Miguel de Unamuno : il voit tout autour de lui le mal triomphant et heureux, il ne s'y résigne pas. Il écrit les cinq parties de l'*Ethique* pour se démontrer à lui-même, contre l'évidence, la vérité de son ultime proposition : la béatitude n'est pas la récompense de la vertu, mais la vertu même.

De manière analogue, les deux auteurs du *Manifeste Communiste*, dans leurs divers ouvrages, paraissent avoir édifié un énorme échafaudage pour se bien persuader que l'idéal que leur conscience leur commande de désirer n'est pas seulement un rêve évangélique ou humanitaire, une

sorte de résidu de l'éducation qu'ils ont reçue et dont ils s'attachent à démasquer l'hypocrisie foncière. Ils entendent l'accréditer absolument, lui obtenir la garantie de l'histoire et de l'avenir, de sorte que ce ne soit plus un choix discutable, fût-il généreux, mais l'insurmontable verdict de la science, qui ordonne de travailler à l'établissement d'une société nouvelle.

Voilà l'explication de beaucoup de contradictions qui divisent d'ordinaire les commentateurs : les uns mettent l'accent sur les survivances en Engels ou en Marx du point de vue moral. Les autres reprennent les déclarations catégoriques où ceux-ci marquent leur volonté d'exclure de leurs travaux un tel souci. Ces divergences ne font que traduire l'équivoque fondamentale de la doctrine, son ambiguïté essentielle que plusieurs ont fort bien mise en lumière : constatation d'un déroulement historique fatal ou volonté d'instauration de la justice universelle.

Mais c'est sur le destin même de cette philosophie qu'il faut s'interroger : je laisserai donc de côté ses contradictions propres, qui sont du reste nombreuses et importantes à en juger par les disputes des docteurs. Je ne toucherai pas davantage aux objections que les économistes lui opposent : ce sont problèmes où il n'appartient pas au profane de s'immiscer. Je n'aborderai pas non plus les difficultés générales que soulèvent ses postulats. Peut-on concevoir une doctrine qui soit à la fois matérialiste et dialectique, c'est-à-dire un système qui réduise tout à la matière et qui lui attribue en même temps les lois de l'esprit ? Cette querelle paraît bien vaine, bien scolastique. Convient-il d'accorder quelque considération à une construction de type millénariste, qui prophétise l'avènement de la société parfaite, par conséquent celle d'un monde immobile ? Qui n'hésiterait de nos jours à reprendre sans la nuancer une théorie qui prévoit une stabilisation définitive de l'histoire et qui, au début, la prévoyait presque pour le lendemain ? Cette doctrine enfin n'est-elle pas imprudente en son ardeur polémique quand elle proclame que toute théorie est explicable par le jeu des déterminations à une époque donnée ? Car elle-même n'est pas tombée du ciel, elle est bien née

aussi dans un temps donné, qui comportait non moins qu'un autre des déterminations économiques. Ne devrait-on pas alors décider de sa valeur d'après elles ? Une doctrine de ce genre semble bien évoquer l'étourdi qui sciait la branche sur laquelle il était assis.

Le propos de cette étude n'est pas de faire une critique théorique du marxisme. Dans l'état actuel des choses et pour diverses raisons qui apparaîtront au fur et à mesure du développement, je l'estime inutile. Mais il importe de tenter de décrire la situation originale d'une pareille doctrine. On se trouve en effet devant un système philosophique adopté par un parti politique qui le tient tout uniment pour la vérité révélée : en sorte qu'en adhérant à ce parti, on contracte du fait même l'obligation de croire à la doctrine qu'il professe officiellement. A l'inverse, le parti accepte malaisément qu'on professe sa doctrine en refusant son obéissance. Il n'en est pas flatté. Il distingue au contraire en cette reconnaissance limitée un acte de concurrence déloyale. De cette circonstance accidentelle, rare pour une philosophie, découlent des conséquences de portée indéfinie.

*
**

Avec le temps, comme il est normal, la théorie en question fut dépassée par l'investigation scientifique. En outre, étant une philosophie de l'histoire, elle avait attribué une importance extrême aux questions d'évolution et à la recherche des origines. Naturellement, celles-ci, en n'importe quel domaine, étaient problématiques au moment où écrivaient Marx et Engels, qui, avec intrépidité, en inventèrent de toutes arbitraires, suivant les préjugés de l'époque. Ces points de départ sont restés en général des plus douteux. La science, ici, n'a réussi qu'à fortifier les motifs d'une circonspection salutaire. Ainsi Jean Paulhan constate-t-il avec mélancolie au début d'un opuscule, que, depuis Platon, le nombre des étymologies vraies (il entend : tenues pour vraies) n'a cessé de décroître.

Il en va de même en maintes disciplines, où l'on se montrait très sûr de soi vers le milieu du XIX^e siècle. Les savants

sont devenus plus modestes. Le résultat est qu'il n'existe pour ainsi dire aucun domaine où le progrès de l'investigation positive n'ait ruiné à peu près complètement les connaissances erronées et les hypothèses gratuites sur lesquelles s'étaient appuyés les fondateurs du marxisme. Pour comble de malchance, les principales sciences de l'homme : ethnographie, sociologie, histoire, psychologie, économie politique, bénéficiant de méthodes singulièrement plus rigoureuses ou plus fécondes, connaissant un développement inattendu, accumulant de surprenantes découvertes, firent peu après des progrès décisifs. C'était jouer de malheur. Cependant la doctrine demeura immuable et ne s'en porta pas plus mal. Au contraire, elle se fixa davantage et connut plus de succès.

C'est précisément qu'elle était liée à un organisme de combat qui ne pouvait pas se payer le luxe d'épuisantes discussions, de continuelles mises au point, et encore moins celui d'abandonner une construction périmée. Il s'y cramponna donc. De plus en plus, être communiste ne signifia pas seulement être partisan d'une certaine transformation de la société, ni même être affilié au parti qui avait inscrit le plus nettement celle-ci dans son programme. Cette appartenance impliquait en outre qu'on reconnaissait et défendait la vérité du marxisme. De confiance, bien entendu : car on ne pouvait demander à chaque adhérent la lecture et la méditation d'ouvrages nombreux, longs et difficiles ; et pour les plus instruits et les plus curieux, ils renonçaient toujours davantage à confronter cette doctrine vieillie déjà d'un siècle (et de quel siècle) avec les résultats les plus récents de l'investigation scientifique. Le tentaient-ils, qu'ils ne le pouvaient même pas. Les problèmes ne se posaient plus dans les mêmes termes. Il était devenu plus difficile de critiquer Marx et Engels que Ptolémée ou Darwin. En effet dans le cas de l'astronomie, de la mécanique ou de la biologie, seule la science se perfectionne : raffinant ses méthodes, elle serre de plus près un réel immuable. Mais le domaine humain n'a pas la même fixité : l'objet de la science se modifie, en même temps que la science elle-même accroit son exactitude. D'où un double

décalage qui fait que bientôt on ne parle plus la même langue. Les mêmes mots désignent des réalités différentes. Une observation plus précise corrige les anciennes concordances, décèle l'action de facteurs insoupçonnés, doit tenir compte de ce supplément d'histoire qui vient de s'ajouter au passé précédemment connu, et dont l'adjonction, loin d'être indifférente, ne laisse pas le plus souvent de faire le partage entre la bonne et la mauvaise conjecture. Dans un tel embarras, il paraît plus simple de laisser d'abord parler ses sympathies et d'ajouter foi par principe et sans examen à la philosophie d'un parti dont les revendications, elles, ne sont nullement en désaccord avec la plus brûlante actualité.

On comprend alors que c'est dans la mesure où l'on approche moins des textes qu'on y croit davantage et qu'ils cessent de susciter doutes ou polémiques. De fait, il ne paraît plus guère d'études critiques sur l'œuvre de Marx et d'Engels. Les commentaires proprement patrologiques eux-mêmes ont pris fin ou peu s'en faut. En revanche se multiplient les ouvrages sur des disciplines diverses, où l'on tente d'appliquer les formules des Ecritures. Des savants ingénus, pleins de bonne volonté, convaincus que la victoire du parti communiste peut seule améliorer le sort du peuple, estiment qu'ils doivent la hâter dans la mesure de leurs moyens. Ils se déclarent marxistes par générosité ; et comme une parfaite ignorance en matière d'économie politique leur permet en ce domaine un enthousiasme intrépide, ils se mettent volontiers à exposer les questions à l'étude desquelles ils ont consacré leur vie, en s'efforçant d'accorder leurs propres résultats avec les principes du matérialisme historique. Ils achèvent de le découvrir et ils en imaginent naïvement les résultats de même nature, issus des mêmes recherches et soumis aux mêmes contrôles que ceux qu'ils contribuent à établir dans leurs disciplines propres.

Pour démontrer cet accord, ils se servent de quelques citations, peu compromettantes et généralement toujours les mêmes, lointainement tirées de Marx et d'Engels, à travers des études de seconde, de troisième et de quatrième

main. Ils parsèment leurs ouvrages de ces phrases vagues et anodines. Il circule de ce genre un certain nombre de volumes, surtout en biologie, en sociologie religieuse, en astronomie. Quelques-uns ont les honneurs de la traduction en plusieurs langues et sont signés par de grands savants qui, dans les limites parfois fort étroites de leur spécialité, font preuve d'une rigueur sensiblement mieux armée et plus exigeante. Naturellement ces ouvrages ne sont guère lus que par des militants fort ignorants des questions qui s'y trouvent traitées ; ils en conçoivent le plus grand orgueil pour la philosophie officielle de leur parti, que la science la plus haute et la plus nouvelle semble ainsi corroborer miraculeusement.

Quand il surgit une difficulté, le mot « dialectique », l'expression « négation de la négation » la résolvent bien vite. Mais il n'en est guère besoin. Car le manque absolu de rapports entre les citations de Marx et d'Engels que ces savants extraient des manuels élémentaires qu'ils utilisent et les théories auxquelles ils les appliquent, empêche qu'on puisse constater le moindre divorce entre les unes et les autres. Il n'est ainsi que rarement nécessaire de faire appel à la célèbre « conciliation des contraires », clef, dit-on, du matérialisme « dialectique » et perfectionnement qui le distinguerait très heureusement du matérialisme « grossier ».

En diverses sciences, en physique et en génétique notamment, il se produisit un phénomène plus significatif encore. Les théories des physiciens contemporains qu'on eût pu, bien entendu, accorder facilement au marxisme par les mêmes procédés, éveillèrent au contraire les soupçons des Docteurs de la Loi, le mot « libre-arbitre » ayant été prononcé, d'ailleurs à la légère, par un savant de grande réputation à l'occasion du principe d'indétermination de Heisenberg. Il fut décidé en congrès solennel que la physique relativiste et surtout la physique quantique étaient pessimistes, bourgeoises et réactionnaires. De 1938 à 1949, les théories d'Einstein furent plusieurs fois condamnées à l'Académie des Sciences de Moscou. Un orateur dénonça dans la relativité « une tumeur cancéreuse qui ronge la théorie astronomique moderne ». Il la désigna comme le

« principal ennemi idéologique de l'astronomie matérialiste ».

Naturellement, dans des cas pareils, on considère immédiatement comme fascisto-trozkistes, et comme dangereux ennemis de la classe ouvrière, les malheureux qui, sur la foi d'expériences qu'ils jugeaient convaincantes, tenaient pour vraie la théorie excommuniée. Il est douteux que, depuis le procès de Galilée devant le Saint-Office, l'histoire ait eu à enregistrer beaucoup d'autres condamnations d'une théorie scientifique comme ne s'accordant pas avec des principes préétablis.

L'explication d'un tel excès est facilement imaginable. Il est probable que certains polémistes tirèrent argument de l'impossibilité où se trouvait la micro-physique de déterminer exactement le trajet de chaque électron, pour mettre en cause le déterminisme en général et par conséquent le déterminisme économique, sur lequel repose le matérialisme historique. On pouvait évidemment contester qu'une telle inférence fût légitime, opposer qu'il n'importait en rien à une philosophie de l'histoire que les mouvements des corpuscules intra-atomiques dussent être calculés statistiquement et non individuellement. Mais c'était discuter à perdre haleine et sans qu'il fût bien probant pour le militant qu'on défendait la bonne thèse. Mieux valait lancer l'anathème contre une théorie où visiblement les ennemis de la révolution puisaient avec malignité des armes contre la doctrine officielle du parti du prolétariat. Il n'est que de relire les attendus du verdict pour s'assurer que les choses se sont bien passées ainsi.

Il en fut de même pour la psychanalyse : un psychiatre peu sensé s'était en effet avisé que l'appel « prolétaires de tous les pays, unissez-vous » n'était autre que la formule sublimée de l'homosexualité universelle, que le communisme agraire signifiait symboliquement un retour à la mère et que l'économie capitaliste s'expliquait par le développement dans le domaine social d'un complexe sadique-anal, dont il faisait grand cas. Naturellement la psychanalyse fut sur-le-champ proscrite et persécutée dans son ensemble comme doctrine métaphysique et romantique,

digne symptôme des contradictions caractéristiques du processus de décomposition de la société bourgeoise.

Les physiciens et les psychanalystes qui sentaient quelque sympathie pour le programme social du parti communiste, dévorèrent incontinent des manuels marxistes, où ils découvrirent sans peine des citations de Marx et d'Engels, qui laissaient supposer que ces derniers avaient prévu « génialement » les découvertes d'Einstein et de Freud. Rien n'y fit : l'adjectif génial, pourtant prodigué, ne fut d'aucun secours. On le leur retourna. Les gardiens de l'orthodoxie invoquèrent d'autres textes qui paraissaient au contraire indiquer que les mêmes auteurs avaient « génialement » aperçu le danger que représentaient de pareilles « idéologies » pour la cause prolétarienne et qu'ils les auraient impitoyablement repoussées, si elles étaient nées de leur temps.

Ainsi le marxisme se figea en une lointaine construction qui n'eut plus avec l'investigation scientifique qu'un type très particulier de rapports : celui de servir à en condamner les résultats quand ils semblent tels que de mauvais esprits pourraient les utiliser, avec ou sans raison, soit contre le système lui-même, soit contre le programme du parti.

Ceux des savants qui tenaient pour incroyable fût-ce la possibilité d'une pareille attitude, furent obligés de se rendre à l'évidence, quand la génétique néo-mendélienne fut condamnée dans son ensemble. D'innombrables expériences entreprises un peu partout depuis cinquante ans avaient beau l'attester. Le Comité Central du parti communiste russe se déclara contre elle. L'Académie des Sciences de Moscou ne put que s'incliner devant le verdict de la Toute-Puissance et condamna solennellement les théories de Mendel et de ses successeurs. Les savants qui les professaient durent abjurer, confesser par écrit leurs erreurs, faire savoir qu'ils se repentaient et qu'ils rachèteraient leurs fautes par leur docilité et par leur labeur.

Cette fois, la condamnation émut davantage les milieux scientifiques internationaux. Car elle ne portait pas seulement sur les prolongements doctrinaux d'une théorie scientifique, qu'on peut croire en effet sujets à interprétations

contradictoires. Elle frappait les résultats mêmes d'une expérimentation rigoureuse, systématique, mille et mille fois répétée, résultats si bien établis qu'il eût fallu pour les infirmer valablement tout autre chose que la décision d'une autorité politique. Il eût fallu à la fois beaucoup plus et beaucoup moins : une seule expérience probante.

Mais pourquoi nier si obstinément, si légèrement, l'existence de cellules qui soient le support physique de l'hérédité et qui assurent ainsi, suivant des lois complexes, mais sans cesse mieux connues, la transmission des caractères des êtres vivants ? Le motif demeure le même : les dirigeants soviétiques, comme il est naturel, sont plus occupés de politique que de biologie. Ils savent que des théoriciens ennemis vont tirer argument de la fixité de caractères transmis pour soutenir la supériorité d'une race sur l'autre, d'une classe sociale sur l'autre. C'est assez pour qu'ils pensent que tout bon marxiste doit adopter la théorie inverse, celle qui affirme l'hérédité des transformations dues à l'influence du milieu. C'est-à-dire qu'on ne demande pas aux faits de trancher entre l'une et l'autre théorie. On recherche laquelle des deux théories paraît dans l'abstrait la plus conforme à l'idéologie et à l'entreprise communistes.

A ce moment, la doctrine marxiste, tout en continuant à se prétendre scientifique, remplit la fonction d'un véritable dogme. Cette situation crée plusieurs problèmes que ce travail a précisément pour but d'examiner. Ces problèmes ne sont pas tous d'ordre théorique. Il en est qui regardent l'administration temporelle de l'orthodoxie. Celle-ci est fort délicate. Il faut faire en sorte que chacun lui soit soumis sans que personne n'aille s'aviser de l'invoquer contre la hiérarchie. Aussi voit-on le parti communiste, comme toute Eglise à l'égard de tout dogme, en réglementer fort strictement l'étude, enseignant aux uns le détail de la théologie, n'exigeant des autres que de professer un credo simplifié, qu'ils reçoivent pour mission de défendre sans hésitation ni murmure contre les critiques « contre-révolutionnaires ». Dans la conscience des militants, le marxisme est devenu une théorie infaillible, dont les doctes

ROGER CAILLOIS

DESCRIPTION DU MARXISME

Sans doute, est-ce un grand honneur pour une doctrine qu'un puissant parti et même un puissant État s'en réclament officiellement et qu'ils revendiquent en fait d'en avoir le monopole. Mais c'est un honneur coûteux.

○

Pourquoi serait-on contre Marx, Engels, contre leurs découvertes ? Est-on contre Copernic, contre Faraday, contre leurs découvertes ? Mais si, par impossible, on prétendait arrêter au premier le développement de l'astronomie, au second celui de la physique, il faudrait en rechercher les causes. Il en va de même avec le marxisme ; il faut chercher pourquoi il prétend ne pouvoir être « dépassé ».

○

Une orthodoxie n'est pas une vérité immuable, c'est une vérité politique, c'est-à-dire une vérité appuyée par une puissance politique et soumise à des obligations politiques.

○

Loin que le marxisme garantisse la force et la raison du parti communiste, c'est partout le parti communiste avec l'Empire qui l'épaula, qui font, et eux seuls, la force et la raison de la doctrine marxiste.

●

**ŒUVRES DE
ROGER CAILLOIS**

Circonstancielles
1940-1945

Le Rocher
de Sisyphe

Babel (*Orgueil, Confusion et Ruine de la Littérature*)

Description du Marxisme

Collection « Les Essais »

Le Mythe et l'Homme

L'Homme et le Sacré

Édition augmentée de trois appendices sur le sexe, le jeu, la guerre dans leurs rapports avec le Sacré

Collection « Métamorphoses »

Les Impostures de la Poésie

GALLIMARD
